Boris KORNEV

NOUVEAUX OCÉANS

(Trad. N. Knyazeva)

Essai

Juin. La couleur des jeunes feuilles met en valeur le bleu froid et lisse du ciel. L'air est saturé du parfum sucré des fleurs de lilas, de pommiers et de sorbiers en fleurs. Ce parfum enivre, évoque de doux et tendres souvenirs. En compagnie des anciens camarades il est facile, au bout de tant de décennies, de regarder en arrière. Il y a une vingtaine d'années les rencontres avaient été différentes : aujourd'hui on n'est plus soumis à des passions d'antan - ce mélange diabolique de jalousie, d'envie, d'orgueil et de rêves envolés. Le portrait tristement connu de Dorian Grey n'est plus au rendez-vous : au lieu de chercher des signes de vieillesse chez ses anciens copains, on se retrouve, en regardant leurs visages, dans notre jeunesse commune. Je revois l'espièglerie dans les yeux de ces savants aux cheveux blancs, je me souviens des élans d'âme que les années n'ont pas pu atténuer, je reconnais ce geste de la main, presque imperceptible, chez celle que je croyais aimer… Le rire franc, sincère fait penser à cette joie que donnait l'amitié trouvée lors des randonnées, des fêtes d'anniversaires, des travaux communs en vacances. Pourquoi pas dans des amphithéâtres ou pendant des séminaires où nous étions tous soumis aux « tests de survie ».

Comment surgissent les souvenirs ? Cela dépend de la personne. Pour moi ce sont des odeurs, des bruits, des couleurs qui attirent les événements et les faits. Je me souviens par exemple qu'après avoir vu plusieurs fois « L'homme - amphibie » nous plongions – comme Ikhtiander – de nos tables sur le parquet ; mes bras gardent encore le souvenir de la douleur dans les bras. J'entends la musique des phrases françaises de notre nouveau prof de littérature. Je ressens la forte odeur d'ammoniaque venant de par dessous des hôtes en panne dans notre labo. Mon nez garde le goût des cigarettes « russes » que fumait le professeur des cours de chimie inorganique et l'odeur légèrement acide qui restait après le lancement dans le grand escalier de la faculté d'une fusée rituelle pour la « journée du chimiste »…

Et les « bals » sur la musique du disque de « Michèle » au dernier étage de notre foyer ! C'est là que se trouvait un petit débarras au bout du couloir où, après les camps militaires, un copain se cachait du responsable des résidences. Avides des sensations fortes, nous nous réunissions dans ce cagibi oublié de tous, pour jouer au poker du matin au soir. De temps en temps, bondissant dans le couloir à la recherche d'une cigarette, nous interpellions les camarades qui allaient danser, pour replonger illico dans le monde des émotions factices… Il n'y avait rien de particulier dans cette piaule – un lit métallique avec du linge rarement lavé, une longue table en planches brutes et six tabourets. La table était couverte d'une nappe usée et frangée, en velours rouge, d'origine inconnue. Sur un gros clou au mur était accroché un panier, tout simple, comme celui qu'on prend pour aller aux champignons ; dans ce panier des livres s'entassaient - je me souviens qu'il y avait «

Jeu des perles de verre » de Hesse, « Bel ami » de Maupassant et « Le Petit prince » à côté d'un manuel de chimie organique.

Comme je voudrais revenir dans cette époque ! L'époque où la fraîcheur des sentiments n'était pas encore tarie sous le poids de la raison omniprésente !

Maintenant, après bien des années, je comprends en toute lucidité que ce que nous cherchions pendant toute notre jeunesse c'étaient nous-mêmes. Nous étions à la recherche de nous-mêmes comme dans un roman de science fiction, ou comme dans le « Jeu des perles de verre », parfois ignorant les règles, parfois voyant le compatible dans l'incompatible. Nous allions à tâtons, en tombant, nous couvrant de bleus, se relevant pour se précipiter dans les tourbillons inconnus. Mais toujours se rappelant cette vérité : « L'homme ne peut découvrir de nouveaux océans que s'il a le courage de perdre de vue le rivage » (André Gide).

Les mauvaises habitudes des obstacles à franchir et de « la lutte éternelle pour l'avenir meilleur » nous ont fait acquérir des œillères qui empêchaient de voir de nombreuses opportunités à se réaliser. Du coup, nous étions mis devant l'obligation de faire ce qui ne correspondait pas à notre dessein. L'âme remplie de pondération et de parcimonie se ternit. Nos yeux perdirent leur éclat, nos passions, émerveillement et euphorie abandonnèrent nos cœurs.

Pourquoi au lieu d'entendre son être, au lieu de comprendre l'étendue de ses capacités et d'abandonner ses convictions et les complexes dévastateurs, on est tenté avant tout d'analyser la conjoncture du moment ? Il n'est pas facile de se chercher, c'est vrai, c'est ce que l'on craint le plus au monde. Certains pensent qu'en évitant les médecins ils éviteront d'être malades. Cela fait penser à une chanson dont les paroles illustrent cet état d'esprit, bien que d'une façon un peu bancale : « … et le soleil ne se lèverait le matin si moi, je n'étais pas.. ».

C'est ça ! Le soleil ne se lèvera pas, et ce qui est encore plus important, il n'éclairera pas ton chemin de vie. Nous n'avons qu'une seule vie, la lumière qui l'éclaire est unique pour chacun d'entre nous. Si on est fanatique, la source de lumière doit être une torche ou un projecteur : la lumière jaillit, éblouit et ne laisse pas de place à l'hésitation ! L'écervelé court tel un lièvre stupide devant les phares d'une voiture. On sait bien que le projecteur n'aveugle pas s'il est placé derrière le dos. Quelqu'un d'autre, celui qui n'est pas infecté par quelque idée pathologique, navigue d'étoile à étoile au gré de leur champ d'attraction. Il erre à la recherche inefficace de son ego, en copiant des idoles, en suivant n'importe qui, attiré par une lumière étrangère. Il ne voit même pas cette lumière, puisque c'est un trou noir. L'astre est si immense que toute forme de matière, y compris le rayonnement, ne peut s'en échapper. Dans ces ténèbres profondes on ne sait même pas quoi désirer. Habituellement on désire changer sa vie, mais on ne comprend pas comment, et, ce qui est encore plus triste – dans quelle direction. Dans le noir, sans guide on erre, de gré ou de force, à la recherche de son Foyer On cherche comme on peut. Les uns sont rapides, les autres le sont moins. Pour certains il ne reste qu'un pas à franchir. Or, ce pas est parfois plus long que toute une vie.

Nombreux sont ceux, je le sais, qui, arrivés à un certain point critique, essaient de foncer en rejetant la notion du possible. C'est dangereux, il y a un risque de « flutter », vibration sévère de l'âme et du corps. Les uns ne le supportent pas et réduisent leur allure ; les audacieux l'augmentent, atteignent la vitesse supersonique. Ceux-ci connaîtront les joies de la vraie vie, cette euphorie des surfeurs glissant sur une

déferlante. Il suffit d'apprendre à rester au top en guettant les moindres vicissitudes, de se dominer et d'observer les variations du vent.

Dans les années quatre-vingt-dix, à ce carrefour de deux époques, les dernières nouvelles provoquaient inévitablement des douleurs. Souvent ces nouvelles ne correspondaient pas à l'image du monde habituel, or on était incapable de se faire une idée du monde nouveau. Plusieurs se trouvaient devant l'obligation de détruire à plusieurs reprises leurs vies, cherchaient à s'appuyer sur la moindre motte dans le bourbier de l'incertitude totale. Les gens autour étaient étranges, des notions et les émotions inhabituelles, incompatibles. Les journaux décorés par des ordres de Lénine dénigraient le pouvoir soviétique… Des rangés de gens devant les stations du métro vendaient des livres, des chaussettes, des assiettes… Tandis que quelque part ailleurs les fêtes des entreprises commerciales brillaient par leur faste ; leurs participants sentaient des parfums hors prix, des cigarettes américaines et des liesses de dollars. Crimes et banditisme ; des bureaucrates avec leur « non » comme réponse à toute requête… Money, money, money…

La plupart des gens n'étaient pas préparés à de tels virages du destin, il leur fallait apaiser cette « rigidité cognitive ». Les uns noyaient leur cerveau dans l'alcool, d'autres, attirés par des « joujoux » éparpillés un peu partout et apparemment si faciles à obtenir, fonçaient dans « les affaires ». Ceux-ci tout comme ceux-là emplissaient ensuite les cimetières de leurs pierres tombales. Alors, ils ne pouvaient pas savoir que cinq pour cent seulement de la population de la planète sont capables d'être entrepreneurs, qui de deux roubles vont en faire trois, et ensuite encore trente-trois, et qui sont capables de créer des emplois. Ils ne savaient pas que le « business » peut engendrer l'amitié, mais jamais le contraire. Nous transférions dans ce nouveau domaine, des sentiments, auxquels nous étions habitués : rancunes, haine, amour. Parfois nous ramassions, toujours par habitude, tout ce qui traînait sans surveillance – pour le donner illico au premier voyou qui passait. Nous jetions l'argent par les fenêtres pour « ne pas le perdre » ; d'un oeil nous regardions les icônes, de l'autre les Talk Shows à la télé.

Malgré tout, ceux qui sont restés fidèles à leur choix initial ont survécu. Ils ne sont pas nombreux. Aujourd'hui ils enseignent aux autres ce qu'ils avaient appris, ils sont dans les sciences, ils ont créé des écoles. Certaines copines s'étaient mariées et s'occupent maintenant de leur famille, de leurs enfants. Il y a qui sont partis à l'étranger et ont cherché à appliquer leur savoir dans d'autres pays… Certains ont pu s'introduire dans les affaires ou dans la politique, ou encore dans des directions – comme dans un « tramway nommé désir » déjà plein à craquer.

D'une façon ou d'une autre chacun cherchait un refuge pour son âme, sa Baie de Providence. Pas un port calme où l'on pourrait se cacher des tempêtes de la vie ! Non ! Un lieu où tout se passe si vite qu'on arrive à peine à le « photographier ». Une cause qui permettrait d'abord de comprendre, puis de réaliser ses compétences. Des gens – pour travailler ensemble, pour se lier d'amitié, pour aimer.

Si tu as eu de la chance et que tout ceci t'est arrivé – tu as pu découvrir qui tu es ! Tu es en harmonie avec le monde, et – ce qui est encore plus important – avec toi-même ! Désormais il ne faudra rien casser, rien refaire, ni déplacer « les hautes montagnes », ni « changer le cours des rivières », ni « marcher fièrement sur les pôles »…

C’est comme chez le mystérieux artiste et poète William Blake : « Voir le monde dans un grain de sable / Et le ciel dans une fleur sauvage / Tenir l’infini dans la paume de la main / Et l’éternité dans l’instant qui vient »

La pelouse est bien tondue, une feuille banale s’agite sous le vent… Et les trembles ! Surtout les trembles ! Après une nuit fraîche, les toiles d’araignées – fragiles, fines – apparaissent sur les branches des sapins. D’innombrables toiles d’araignées. Quand on y touche, elles se brisent, engendrent des gouttelettes étincelantes. Sur le fond du disque orange vif qui descend derrière la forêt les bouleaux blancs semblent noirs ; les dernières lueurs rouges errent dans un petit bois de jeunes sapins comme un feu qu’on a oublié d’éteindre… J’ai ouvert la fenêtre et toutes ces émotions, comme une bouffée d’air frais, pénètrent dans mon âme, la remplissent d’euphorie, d’attendrissement, d’une langueur inexplicable. Les mêmes sentiments naissent quand on écoute la musique de Zatsepine du film sur l’Arctique « La Tente rouge ».

On se sent presque heureux !

Pourquoi presque ? Parce qu’on n’est pas à l’abri d’une crise du cafard, d’un regret de la jeunesse orageuse…

Voilà ce qu’il faut faire si cela vous arrive : abandonnez pour une petite heure la nature, la famille, le travail que vous aimez, prenez la voiture et allez en ville. Faites un tour de petites ruelles et vous verrez. Vous verrez ceux qui dans le matin brumeux sortent en masse sombre d’une station du métro, marchent vers leurs bureaux. Pareils aux martiens, les écouteurs dans les oreilles, ils parlent à eux-mêmes. Attendez le lever du jour, et dans de grandes avenues vous verrez les autres : ceux-ci affairés vont et viennent ; ils bouillonnent de désirs inassouvis, ils se lancent, ils bondissent – ils ont hâte d’être riches…

Les avez-vous vus ? Les uns et les autres ? Avouez que vous avez éprouvé des sentiments inattendus ! Eh bien, revenez maintenant à la campagne et apprenez à saisir, apprécier et aimer chaque instant de la vie !